



le poche de la semaine



L'allègement des vernis
★★★★☆
PAUL SAINT BRIS

Le Livre de Poche, 384 p., 9,90 €

Face à la com, #Jocondeenpéril

Et si le musée du Louvre était confié demain à une jeune micromanageuse au « pragmatisme désinhibé » dont le seul souci, outre une perpétuelle autopromotion désarmante de naturel, était de faire exploser les recettes de la billetterie ? Peut-être imposerait-elle à son directeur du département des peintures, Aurélien, de procéder à une restauration historique de la Joconde, en l'occurrence un délicat « allègement des vernis » qui lui rendrait son éclat – au risque de détruire la magie de l'œuvre. Avec une magnifique écriture, à la fois savante et accessible, une douce ironie aux frontières de la satire mais finement observée, on ne peut plus documentée et contemporaine, Paul Saint Bris réinvente l'opposition des Anciens et Modernes. Aurélien fait mine de se plier à la tyrannie de l'époque, aux délires des sociétés de consultance, mais il entre en réalité dans une forme de résistance qui nous tient en éveil, autour de questions aussi fondamentales que notre rapport à l'art et à l'œuvre d'art, ou notre dialogue singulier avec le geste de l'artiste à une époque de massification de la culture. Le roman atteint la perfection leste et poétique par l'intercession déterminante d'un technicien de surface délirant, l'homérique Homero, dont l'auto-laveuse zigzague plein gaz entre les statues antiques. Au détour de pages où l'immédiat médiatique en prend pour son grade, vous en venez à vous passionner dans la lenteur pour la technique du *sfumato* de Da Vinci ou les toiles, planches de bois et tasseaux qui soustiennent *La kermesse* de Rubens. A.L.

RÉCIT



Paysage sans Véronique
★★★★☆

PIERRE MERTENS
Les Impressions nouvelles
216 p., 18 €
ebook 12,99 €

La double mort de Véronique

Pierre Mertens écrit pour redonner de la vie et de la dignité à Véronique Piroton, morte dans un hôtel d'Ostende le 31 octobre 2013. C'est l'émouvant « Paysage sans Véronique ».

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

La nuit du 31 octobre 2013, Véronique Piroton est morte dans la chambre 602 de l'hôtel Mondo à Ostende. Son mari Bernard Westphael, ex-mandataire écolo, était présent. Un ex-amant s'était incrusté pendant cette soirée entre les époux. On avait beaucoup bu. L'autopsie avait montré de nombreux hématomes. Bernard Westphael a assuré qu'il s'était endormi et qu'il a constaté la mort de sa femme en se réveillant. Elle avait un sac plastique sur la tête. Il a été incarcéré de nombreux mois. Accusé devant la cour d'assises, il a été acquitté le 6 octobre 2016.

La vérité judiciaire de ce drame, c'est donc que Véronique Piroton s'est suicidée. L'écrivain Pierre Mertens, auteur de *L'Inde ou l'Amérique*, des *Eblouissements*, des *Bons Offices*, d'*Une paix royale*, pris Rossel et Médicis, président du jury du prix Rossel, connaissait Véronique Piroton. Et cette vérité judiciaire l'insupporte. Parce qu'elle ne coïncide pas avec la vérité de la Véronique Piroton qu'il avait appris à apprécier. Pour lui, non seulement elle est morte, à 42 ans, et c'est totalement injuste. Mais on lui a, lors du procès, infligé une seconde mort, et c'est totalement indigne.

« Je ne suis jamais sorti aussi glacé d'une cour d'assises que le jour où j'ai été appelé à témoigner », écrit-il. « Il

n'y en avait que pour celui qui partageait sa vie et sa chambre d'hôtel à Ostende, le jour du "drame". Les rares témoignages sur elle étaient inodores, insipides. C'est comme si Véronique avait été jetée à la porte du procès, comme si elle avait été "ensevelie". D'ordinaire, les victimes ont droit à une existence, une identité, on dresse leur portrait. Pas dans ce cas. Ici, on a fait de la victime un fantôme. » D'ailleurs, on ne parla pas de l'affaire Piroton mais bien de l'affaire Westphael.

Essai ou confession

Alors Pierre Mertens utilise son arme qu'est l'écriture, pour redonner vie à son amie, pour lui restituer de la dignité.

« Ce récit s'est imposé à moi, je n'avais pas le choix. C'était une obligation, je serais un déserteur si j'avais renoncé à l'écrire. Je me livre à une sorte de réhabilitation de la "disparue" pour qu'elle ne meure pas plus. » Et voilà ce *Paysage sans Véronique*, ce monde où il faudra bien vivre sans elle, mais où elle reste omniprésente.

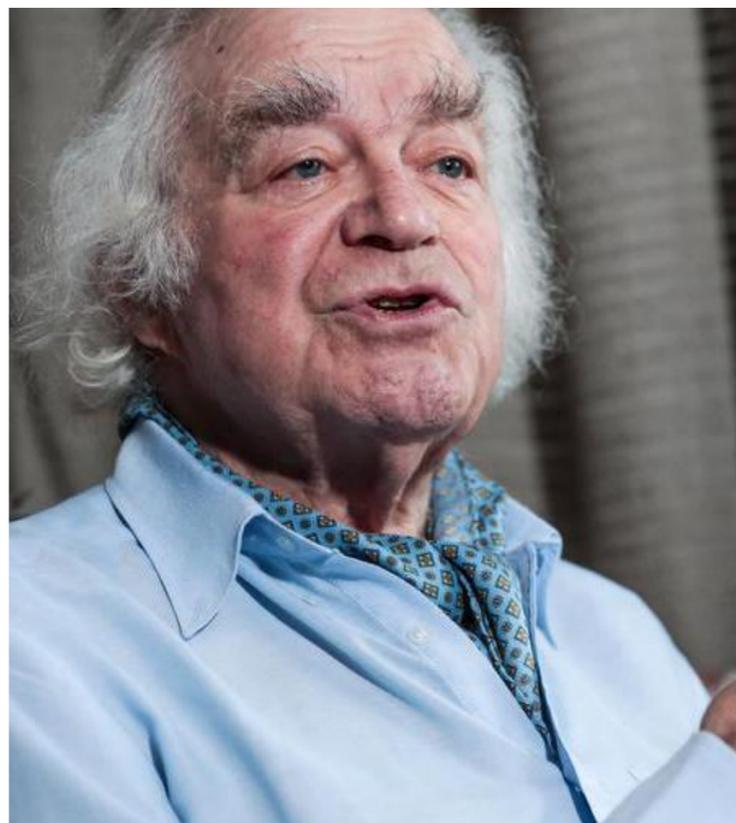
Pierre Mertens a fait la connaissance de Véronique Piroton au milieu des années 1990 par l'entremise de son collègue de l'ULB Eric David. Celui-ci venait d'attribuer la note maximale au mémoire de l'étudiante Piroton. Mémoire qui portait sur le travail d'écrivain de Pierre Mertens et

qu'elle avait mené sans jamais venir le voir. Du coup, l'écrivain voulut rencontrer cette étudiante qui décryptait si bien sa cohérence littéraire. Ils se virent plusieurs fois, ils se téléphonèrent souvent. Une amitié naquit. Avec une profonde admiration de part et d'autre.

Le monde d'aujourd'hui est donc un *Paysage sans Véronique*. Et cela scandalise Pierre Mertens. Mais il la dépeint si bien, il lui redonne tellement d'appétit de vivre, de volonté d'assurer l'avenir de son fils Victor, qu'elle a eu avec son premier mari, d'excitation à l'idée de commencer un roman, qu'on a, nous, lecteurs, autant de difficulté à admettre qu'elle ait pu se suicider que Pierre Mertens lui-même. Le mystère restera mais l'art littéraire de l'écrivain belge colore bien différemment le portrait que l'affaire a pu donner de Véronique. Et si le paysage réel d'aujourd'hui reste, hélas, sans elle, elle enlumine avec vivacité le paysage littéraire que Pierre Mertens a peint pour elle.

Dans ce livre, Pierre Mertens s'adresse à son amie. Pour parler d'elle, évidemment. Mais aussi pour parler de lui. L'écrivain se livre. L'évocation de Véronique le mène sur des chemins personnels : la littérature, les genres littéraires, la justice, #MeToo, Natalie Wood, la *Chute d'Icare* de Bruegel, les chutes en général, la pandémie, l'intelligence artificielle, la vulgarité de notre époque, Trump, la mer, à prendre ou à perdre, et même Dieu. Ce qui donne dès lors à ce formidable plaidoyer pour une victime des allures d'essai ou même de confession. On pourrait se dire que Pierre Mertens se perd en empruntant tout le temps des voies de traverse, en ouvrant des parenthèses, mais non : tout cela est d'une belle cohérence car c'est la vie et ses interrogations qui s'expriment, celle du sujet et celle de l'auteur.

Pierre Mertens : « Ce récit s'est imposé à moi. » © PIERRE-YVES THIENPONT.



POLAR



L'ombre portée
★★★★☆

HUGUES PAGAN
Rivages/Noir
452 p., 22 €

Dans « L'ombre portée », l'écrivain plonge son héros dans un monde sombre et glauque sur lequel règnent un gourou, une grande prêtresse et un tueur sans pitié.

JEAN-MARIE WYNANTS

Dans la famille des auteurs de polar français, Hugues Pagan occupe une place à part. Et son antihéros récurrent, l'inspecteur principal Claude Schneider, n'a guère d'équivalents dans l'hexagone. Dans *L'ombre portée*, Schneider et son équipe sont appelés sur les lieux d'un incendie criminel dans lequel sont morts trois SDF qui se trouvaient sur les lieux par hasard. Il ne faut pas très longtemps pour que Fonseca, un maçon plutôt brave type mais pas vraiment malin, reconnaisse les faits. Lors d'une soirée bien arrosée, un type qu'il ne connaissait pas lui a proposé de l'argent pour mettre le feu à un bâtiment abandonné. Il ignorait que des SDF s'y trouvaient... L'affaire pourrait s'arrêter là mais Schneider s'interroge sur le mystérieux commanditaire de cet incendie et commence à mettre les pieds dans un monde particulièrement glauque

Hugues Pagan, maître de la noirceur



où certains de ses supérieurs semblent avoir quelques amitiés.

Comme dans les romans précédents de cette série, l'intrigue se déroule dans une petite ville de province non identifiée à une époque qui ne l'est pas plus. Sans doute du côté des années 70 et plutôt dans le Nord vu les conditions climatiques et l'ambiance générale. On est donc à une époque où la police scientifique fait des progrès, certes, mais tâtonne encore sur bien des points. Une époque aussi où les sectes et gourous prospèrent sur le dos des crédules et des désespérés. C'est

Hugues Pagan occupe une place à part chez les auteurs de polars.

© HANNAH ASSOULINE/OPALE/ÉDITIONS RIVAGES.

dans cet univers que Schneider et son équipe vont devoir patauger à leurs risques et périls.

Toujours aussi désabusé et laconique, Schneider va croiser une ancienne condisciple du temps des études, une tireuse de tarot pleine de charme, une grande prêtresse qui ne lui adresse pas un seul mot, un gourou cynique et arrogant, un tueur sans pitié et trop sûr de lui et toute une faune

constituée d'anciens malfrats plus ou moins reconvertis, d'ex-putes rangées des affaires, de matons pas vraiment nets et d'autres citoyens au-dessous de tout soupçon.

Pagan fait vivre tout ce petit monde dans une atmosphère sombre, glauque et poisseuse à tel point qu'on a parfois l'impression de se salir les doigts en tournant les pages. Un monde où affleure une minuscule touche d'espoir et de fraternité dans un repas entre amis, dans le sourire d'une serveuse ou dans la bienveillance de l'épouse d'un collègue. Plus que l'enquête (toute l'équipe, et donc le lecteur aussi, sait rapidement qui sont les coupables mais doit pouvoir le démontrer), c'est donc bien les rapports humains et de multiples réflexions sur l'existence (Pagan a étudié la philosophie avant d'être flic durant plus de 20 ans) qui sont au cœur du livre. Dont celle-ci qui mérite d'être méditée : « Le bonheur, c'était comme le toit ouvrant sur une voiture neuve, c'était une option à prendre tout de suite à la commande parce qu'après, en monter un, c'était du bidouillage et on n'arrêtais pas d'être emmerdé. »



Avec Le Soir et Premier Chapitre lisez les premières pages de ce livre sur notre site.